

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 175.—SAMEDI, 10 SEPTEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
• Tarif special pour annonces à long terme



1. SQUAW UTE ET PAPOOSE. 2. CHEF COLOROW. 3. GUERRIER UTE ET SQUAWS

LA RÉVOLTE DE SAUVAGES UTES DANS LE COLORADO. — SOMMATION DE DÉPOSER LES ARMES FAITES AUX UTES
AU CAMP DE COLOROW, — DESSIN DE G. BENSON

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'idée de Cartier, par Stanislas Côté.—Poésie : L'éternel voyageur, par M. J. A. Poisson.—En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx.—La révolte des Utes.—Poésie : Hymne à saint François d'Assise.—Le Champagne Melakoff.—Récréations de la famille.

GRAVURES : La révolte des sauvages Utes dans le Colorado.—Sommaton de déposer les armes faites aux Utes au camp de Colorow.—Signaux des sauvages.—Colons abandonnant leurs ranches pour se rendre à Meeker.—Haut-Canada : Chute de New-Post.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

Vous avez appris que Pranzini avait perdu la tête, en place de la Roquette, devant vingt mille personnes.

Cet Italien s'était acquis en très peu de temps une réputation universelle, en assassinant deux femmes et un enfant—un singulier moyen—et avait su intéresser à son sort une foule de gens qui l'ont lâché au dernier jour. Ce bandit avait réussi par ses allures, sa tenue au tribunal, ses réponses ambiguës et ses réticences, à faire croire à un mystère qu'il ne voulait pas dévoiler, mais il laissait entendre qu'il mourait victime de son silence et d'un amour caché.

Quand je dis qu'il avait réussi à faire croire à tout un roman, entendons-nous, je ne veux faire allusions qu'aux toqués des deux sexes avides de revasseries, de sottes aventures et d'impossibilités ridicules, car son crime était parfaitement prouvé, sans qu'il eut le moindre doute sur sa culpabilité.

Cependant, comme il promettait de faire des révélations, avant de monter sur l'échafaud, on attendait, tout en craignant que le Président de la République n'usât du droit de grâce, et quand on apprit qu'il était mort en tremblant, comme un noble coquin, sans se confesser et en disant qu'il n'avait rien à dire, les gens qui avaient eu quelques sympathies pour lui furent très désillusionnés.

. Ce désir de poser jusqu'au dernier moment semble naturel chez ces natures dépravées. Les dévoyés, les voleurs, les assassins, sachant qu'ils occupent l'opinion publique, cherchent à l'exploiter autant qu'ils le peuvent, mais le rôle est trop fort pour eux et, quand vient le dernier acte, ils se taisent et se retirent pitoyablement, au milieu des sifflets.

Nous venons d'en avoir un exemple chez nous. Un caissier de banque, qui a été arrêté pour vol, vous savez de qui je veux parler, n'a cessé de poser, lui aussi, pendant tout le temps de sa prévention. Les journalistes anglais allaient le trouver,

comme je vous l'ai déjà dit, et nous racontaient ce qu'il faisait, disait et ne pensait pas.

C'est ainsi qu'il avait promis de faire des révélations étonnantes, quand il subirait son procès, il devait dire des choses, mais des choses à faire dresser les cheveux.

Et les têtes des lecteurs travaillaient, travaillaient, travaillaient...

Qu'allait-il dire, mon Dieu! quel voile allait se déchirer, quelles horribles choses allait-on entendre.

Les directeurs de la Banque étaient-ils ses complices? Le gouverneur-général n'aurait-il pas trempé dans l'affaire où la reine de Madagascar n'était-elle pas la vraie coupable?

Le jour du procès arriva et le prisonnier parut. On lui lut le premier acte d'accusation et on lui demanda, selon l'usage, s'il plaiderait coupable ou non coupable?

Un grand silence se fit, et tous les yeux étaient dirigés vers le prisonnier...

—Coupable... Douze fois on lui fit la même question, car il y avait douze accusations, et douze fois on entendit la même réponse: Coupable...

C'était tout, le drame était fini; le dénouement était bien simple: Ce malheureux avait volé et il l'avouait.

Il est allé grossir l'armée des forçats. Et les révélations et les choses étonnantes et toutes ces histoires promises?

Tout cela n'était que de la pose!

. Ces histoires de voleurs et d'assassins me rappellent la triste fin d'un de mes amis, que j'ai vu guillotiner, il y a près d'une trentaine d'années.

Voici comment je fis la connaissance de mon ami:

J'avais dix ou onze ans; un soir, je revenais, à pied, de rendre visite à un de mes oncles, qui demeurait à deux lieues de la ville, et je suivais un chemin qui longeait la rivière et raccourcissait beaucoup, m'avait dit mon oncle.

Il avait un peu raison, mais le temps me parut cependant bigrement long ce soir-là.

J'avais fait la moitié du chemin, tant bien que mal, c'est-à-dire assez en brave, quand, tout à coup, la peur me saisit, mais une de ces peurs qui font flageoller les jambes, frissonner la peau et dresser les cheveux, une peur! Brrrr... rien que d'y penser j'en frissonne encore.

Il faisait nuit noire, la lune avait oublié de se lever, la rivière, à ma gauche, était noire, gluante, ignoble, la journée avait été chaude, et de temps en temps un éclair flambait au loin, bien loin, le silence était effrayant, il se faisait de temps à autre des bruits, des bruits comme je n'en ai jamais entendus depuis.

Flac!... une grenouille qui sautait dans la rivière. Hou... hou... une chouette qui criait dans un trou. Là-haut, un bruit d'ailes... des chauves-souris qui tournoyaient au-dessus de moi... et puis des crrrr... des ziiii... des beuuu... enfin un tas de cris plus féroces les uns que les autres.

Si vous avez eu peur le soir, seul, sur une route, vous devez avoir entendu tout cela.

Et les arbres, donc! Ah! les arbres, ils prenaient des allures fantastiques, je voyais des hommes, des bêtes, des soldats, des voleurs, des bandits, des assassins...

. —Tu voyages bien tard, petit?

Si jamais j'ai fait le signe de croix vivement, c'est bien en ce moment là, je vous l'assure, et je crois avoir dit en un quart de seconde toutes les prières et tous les actes de contrition que je savais...

Bon Dieu que j'avais donc peur!

—Tu voyages bien taad, petit? dit une grosse voix sortant du grand corps d'un grand citoyen, qui se trouvait là, près de moi, sortant de terre, je crois, car je ne l'avais vu ni venir, ni marcher.

—Je reviens de chez mon oncle, m'sieu...

—Qui ça, ton oncle? dit la voix.

—Mon oncle Alphonse...

—Ah! oui, je le connais, c'est un bon celui-là, il me donne du tabac quand je lui en demande, et même parfois quelques sous pour boire la goutte. N'aie pas peur petit, continua l'ogre, tant que

tu seras avec Picard, on ne te fera pas de mal...

—Picard!... Picard la c...

—Oui, oui, je t'entends, Picard, Picard la canaille, eh bien! c'est moi, donne moi la main et n'aie pas peur...

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous? Moi, je lui donnai la main.

Chemin faisant... (Mon Dieu que j'avais donc peur!) Picard, le grand Picard, me parla, me questionna et c'est ainsi qu'il apprit le nom de mon père.

—Tu es le fils d'un honnête homme, petit, et si canaille que soit Picard, il respecte les honnêtes gens. Malheureusement, ajouta-t-il entre ses dents, il n'y en a pas beaucoup... Tape là, je suis ton ami!

Et c'est ainsi que nous fîmes route ensemble, mon ami et moi, la main dans la main.

Tout en marchant, il me raconta plusieurs de ses aventures: comment il avait volé des poules chez Clément le gaucher et des souliers chez Fleury. Il me dit aussi d'autres méfaits, mais je n'écoutais que d'une oreille et je continuai à prier tout bas mon grand patron, saint Léon, de me délivrer des griffes de Picard.

Arrivé près des portes de la ville, il me lâcha enfin et me dit

—Moi, je file par là, tâche d'être aussi honnête homme que ton père, petit.

—Oui, m'sieur Picard...

Il avait disparu.

En entrant à la maison, ma mère remarqua que j'étais bien pâle et je lui contai mon aventure.

Elle me serra dans ses bras, m'embrassa, me fit souper et me coucha. Malgré toutes les tranches que j'avais éprouvées, je ne fis pas de mauvais rêves, cette nuit là; un baiser de ma mère avait chassé toutes mes terreurs.

Quelques années après, mon ami Picard était guillotiné sur la grande place d'Arras, pour avoir assassiné un homme sur la route.

. Dernièrement, je me suis attiré des reproches à propos d'une réflexion que j'ai faite sur Montréal, faite au point de vue hygiénique.

J'ai dit que notre ville était certainement l'une des plus malsaines de l'univers.

—Mais quel but avez-vous donc, me dit-on, en parlant ainsi?

—Quel but? mais, sapristi! je veux vivre, je veux respirer, et comme on nous laisse suffoquer et qu'on nous fait mourir, je proteste, c'est-à-dire que je fais acte de bon et honnête citoyen!

Je m'aperçois aujourd'hui que j'ai eu tort et que j'aurais dû dire que Montréal est la ville la plus malsaine du monde.

Oui, la plus malsaine, la ville où l'on meurt le plus vite et le plus sûrement, car ceci vient de nous être prouvé par des statistiques qui ont été publiées à New-York et qui seront lues partout, du Labrador à la Terre de Feu et de Yokohama à Paris.

Pendant le mois de juin, la proportion de la mortalité, à Montréal, a été de 46 par mille, tandis qu'elle était de 21 à Paris, de 22 à Rome, de 17 à Londres et que partout, sauf au Caire, elle ne dépassait pas 25.

Le Caire seul, le Caire, la ville turque, sale et nauséabonde, approche de Montréal, mais sans l'égaliser, car elle n'arrive qu'à 43.

La réputation de Montréal va se faire de telle sorte, que bientôt on saura partout que le suicide est passé de mode et que le meilleur moyen de se débarrasser de la vie est d'aller passer quelque temps à Montréal.

Et ce sera de votre faute, me dira quelque bipède obtus, qui ne s'aperçoit qu'une chose que quand elle sent mauvais.

. Ces résultats sont d'autant plus déplorable, que certaines personnes font tous leurs efforts pour lutter contre la mort et lui disputer ses victimes.

J'ai eu l'occasion de visiter dernièrement l'Hôtel-Dieu, en compagnie d'un des médecins les plus distingués de Paris, le Dr Apostoli, dont la réputation est universelle, et j'ai été vraiment étonné de ce que m'a dit mon illustre compatriote.

Le Dr Apostoli a déclaré qu'il avait rarement

vu un hôpital aussi sain et aussi bien distribué. Le système de chauffage et de ventilation l'a émerveillé; et il ne peut citer qu'un seul établissement supérieur à l'Hôtel-Dieu, c'est l'hôpital de Berne, en Suisse.

Ce n'est pas, du reste, le seul témoignage de ce genre que nous ayons reçu, car il y a quinze jours à peine, le Dr Vincent, médecin-en-chef de la frégate française, la *Minerve*, s'exprimait exactement de la même manière.

Ainsi, vous voyez que, si d'un côté l'administration municipale fait tout ce qu'elle peut pour nous faire mourir comme des mouches, nous avons la consolation de constater qu'il existe au moins un endroit où on travaille à rendre la santé à ceux qui l'ont perdue.

Si paradoxale que la chose puisse paraître au premier abord, il n'en est pas moins vrai qu'actuellement l'endroit le plus sain de Montréal est précisément celui où il y a le plus de malades.

. Les Américains nous disent que les Sauvages, les Utes, cette fois, se sont révoltés et qu'on se dispose à les exterminer.

C'est toujours la même histoire et toujours on nous prouve que dans la lutte du chasseur et du lapin, c'est le lapin qui a commencé.

La vérité est que les sauvages ont un grand tort c'est d'être sauvages et propriétaires, nés du sol et c'est ce tort qu'il leur faut expier de leur vie.

Cependant il est possible que les Utes se soient mal conduits et qu'ils aient fait une niche à l'oncle Sam, auquel cas je retirerai tout ce que j'ai dit et j'abandonnerai les sauvages à leur malheureux sort.

Leon Lédoux

L'IDÉE DE CARTIER

NOTE EDIT.—Nous n'avons pas besoin de faire observer que LE MONDE ILLUSTRÉ n'entend nullement approuver ou désapprouver les allusions politiques qui ont pu se glisser dans l'article ci-dessous.

LE MONDE ILLUSTRÉ n'a pas de couleur politique, et comme chaque article est signé du nom de l'auteur, le signataire seul en est responsable.

DES époques indéterminées et selon qu'il devient nécessaire, la Providence fait surgir du milieu des générations humaines, des individus auxquels elle assigne un rôle fixe, bienfaisant ou nuisible, noble ou dégradant, suivant la somme de bienfaits qu'elle veut répandre sur les peuples ou la grandeur de la punition qu'elle veut leur infliger.

Fléaux ou bénédictions, ces hommes apparaissent, soit pour fonder un peuple, pour le grandir ou pour le rapetisser, pour le détruire ou pour le conserver. Témoins, à des époques différentes : Moïse et Roboam, pour la nation Juive; Solon, Philippe de Macédoine et Alexandre, pour les Grecs; Cicéron et le triumvir Antoine, pour la République Romaine; Auguste, Néron, Justinien, Constantin et Augustule, pour l'Empire Romain; Charlemagne, Richelieu, Colbert, Louis XV, Mirabeau, Napoléon Ier et Napoléon III, pour la nation française.

Les uns furent des législateurs sages, dont les peuples reconnaissants conservent précieusement le souvenir, les autres des conquérants ambitieux qui ont changé la face des nations, quelques-uns des tyrans odieux à leurs contemporains et méprisés par la postérité; tous, dans une mesure plus ou moins grande, ont exercé sur les nations une influence plus ou moins bienfaisante. Les noms que je viens de citer ne le sont que de mémoire, combien d'autres ne pourrais-je pas citer à l'appui de ma thèse.

Bien rares et bien favorisés sont les peuples qui n'ont en partage que des hommes de paix pour fixer ou guider leurs destinées.

Ceci m'amène à constater que la nationalité canadienne-française est à peu près la seule qui puisse se vanter de ne compter que des hommes de paix, des hommes auxquels un rôle bienfaisant fut assigné et qui l'ont rempli noblement. Ainsi, Bédard et Bourdages surgissant quelque temps

après l'occupation anglaise, pour arracher à l'oligarchie britannique les premières bribes de liberté constitutionnelle et jetant au milieu de nous la semence du gouvernement responsable. Plus tard, Papineau et Ludger Duvernay, trouvant le drapeau anglais dont les plis nous enserraient trop, luttant, le premier pour faire donner au sujet anglais du Canada la même somme de liberté que celle dont jouissait le sujet anglais du Royaume-Uni; l'autre cherchant à grouper dans une même idée d'union et de conservation la race française d'Amérique avec ses mœurs, sa religion, son génie, ses traditions. Puis Lafontaine et Morin, continuant l'œuvre des réclammations constitutionnelles et préparant l'avènement de la grande confédération canadienne. Enfin, Cartier, une des plus pures et des plus grandes figures de notre histoire politique, Cartier qui, toute sa vie, a justifié par ses actes cette exclamation patriotique: "O Canada mon pays, mes amours," que, jeune homme encore, mais déjà patriote ardent, il laissa échapper le jour de la première célébration de notre fête nationale, le 24 juin 1837; Cartier enfin, le père de la Confédération Canadienne.

Pour celui qui étudie sérieusement les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la mise à exécution de ce projet de fédération des provinces canadiennes, il devient évident que Cartier suivait une idée conçue depuis longtemps, un plan fixe, datant même de l'époque où il dut fuir son pays pour échapper aux poursuites de l'ignoble bureaucratie qui nous gouvernait alors. La réalisation de cette idée, poursuivie à travers des tracasseries et des haines innombrables et sans nom, fixait, dans son esprit, l'avenir de notre race en lui assurant sa complète liberté politique et religieuse dans la province même où elle a pris racine, où elle peut désormais atteindre son plein développement, pour ensuite déverser le trop plein de sa population sur les provinces avoisinantes.

Cartier n'envisageait pas seulement le lendemain, il était trop véritablement homme d'Etat pour s'arrêter à la politique du moment présent; en travaillant à établir la constitution qui nous protège autant qu'elle nous régit, quoi qu'on en dise, il s'occupait des années à venir; il savait que notre race se multipliait rapidement, et il voulait assurer à tous les individus de cette race et au pays qu'elle occupe, une autonomie complète avec la plus grande somme possible de liberté politique, prévoyant bien qu'un jour ou l'autre, nous déborderions de la province de Québec, trop petite pour contenir tous les Canadiens-français.

Ce n'est pas sur l'argent ou sur l'intrigue que Cartier comptait pour assurer à sa race dans l'avenir, la prépondérance qu'elle aura inévitablement si elle reste fidèle à ses traditions, c'est sur la famille canadienne-française et sa douzaine d'enfants, c'est aussi sur la paroisse canadienne-française groupée autour d'un clocher, c'est encore sur le talent si facile des canadiens de saisir vivement tous les côtés profitables du régime parlementaire, de s'assimiler les mœurs politiques de la libre Angleterre, talent que Sir Alexander MacKenzie n'a pu s'empêcher de reconnaître publiquement en Angleterre, en déclarant que le Canadien-français était le sujet de la couronne qui comprenait le mieux le jeu élastique du système parlementaire anglais. C'était là, sous une autre forme, l'explication vraie de cette parole de Cartier, qu'on lui a reprochée parce qu'on ne l'a pas comprise: "Les Canadiens sont des Anglais parlant le français," voulant dire par là, qu'il n'y avait pas que les Anglais qui comprissent bien la valeur de la constitution britannique.

Il est un phénomène ethnologique qui n'a pas échappé à la perspicacité de Cartier, c'est que, règle générale, les peuples conquis ont à la longue absorbé leurs conquérants auxquels ils ont même imposé leurs mœurs et leurs caractères distinctifs; à preuve, les Gaulois qui ont absorbé les Romains, les Francs, les Germains, les Bourguignons et les Normands; les Ibères de l'Espagne qui ont absorbé les Romains, les Visigoths et les Arabes; les Bretons qui ont absorbé les Romains, les Angles, les Saxons, les Danois et les Normands. Cartier savait cela, et il s'était dit que le peuple canadien-français finirait avec le temps par s'assimiler ceux auxquels on l'a livré en 1760, et ce, en dépit de toutes les

émigrations possibles. Il a voulu aider à ce travail d'assimilation en fixant la destinée du peuple canadien-français au moyen d'une constitution qui assure le maintien de son homogénéité dans la province la mieux située géographiquement, de tout l'immense territoire du Canada.

En effet, si l'on jette un regard sur la carte du pays, on y voit que la province de Québec est la clef de la confédération canadienne et l'on se convainc aisément que, si les Canadiens-français respectent la constitution fédérale et la font respecter, ils ne seront jamais entamés. Voilà ce que le génie de Cartier a prévu.

Hélas, son œuvre était à peine commencée qu'il mourrait repoussé par ces mêmes Canadiens français qu'il avait tant aimés.

Plus Cartier s'éloigne de nous dans le passé, plus il grandit à nos yeux, parce que, plus on avance vers l'avenir mieux on comprend ce qu'il y avait de grand dans le patriotisme éclairé de cet homme qui est venu à temps pour nous empêcher d'être absorbés par les nombreux groupes étrangers qui nous environnent, et pour changer entièrement les rôles, en nous mettant nous-mêmes en position d'absorber et de nous assimiler à la longue tout élément étranger, pourvu qu'il soit civilisé, qui nous approchera.

Aujourd'hui, les adversaires de Cartier comprennent ce qu'il a voulu faire, le citent comme un exemple de patriotisme vrai et sont disposés à défendre loyalement ce qu'ils combattaient autrefois avec acharnement.

L'œuvre de Cartier a besoin de continuateurs et d'appuis, elle est encore bien fraîche, et par conséquent exposée à bien des attaques habilement dirigées; y a-t-il, parmi la génération politique actuelle, des hommes capables d'assumer cette noble tâche?

Si un seul ne peut suffire, pourquoi ne se grouperaient-ils pas, deux, trois, quatre ou cinq, parmi les forts et les habiles de notre race, pour continuer l'œuvre du géant disparu?

Pourquoi les grandes intelligences et les grands cœurs, dans les partis politiques existants, ne quitteraient-ils point les sentiers dangereux, où des entourages trop intéressés les ont tenus jusqu'à ce jour, pour prendre ensemble leur volée sur les traces de Cartier?

J'en vois trois, j'en vois quatre, qui pourraient réaliser cette espérance; je ne les nommerai pas, car on m'accuserait de faire ici de la politique.

Pourtant, beaucoup de gens espèrent qu'avant longtemps l'ombre de Cartier sera consolée par le rapprochement des patriotes restés séparés jusqu'ici, parce qu'ils n'ont eu ni l'occasion, ni le temps de le comprendre et de s'entendre.

En attendant cette événement si désirable, les Canadiens-français doivent rester calmes et dignes en face des provocations à la lutte, tout en respectant les droits des autres races, et éviter à l'avenir les explosions d'un chauvinisme bruyant et passager et par conséquent nuisible. Ce sera pour eux la meilleure manière de respecter l'idée de Cartier et de sauvegarder leur avenir.

Stanislas Côté

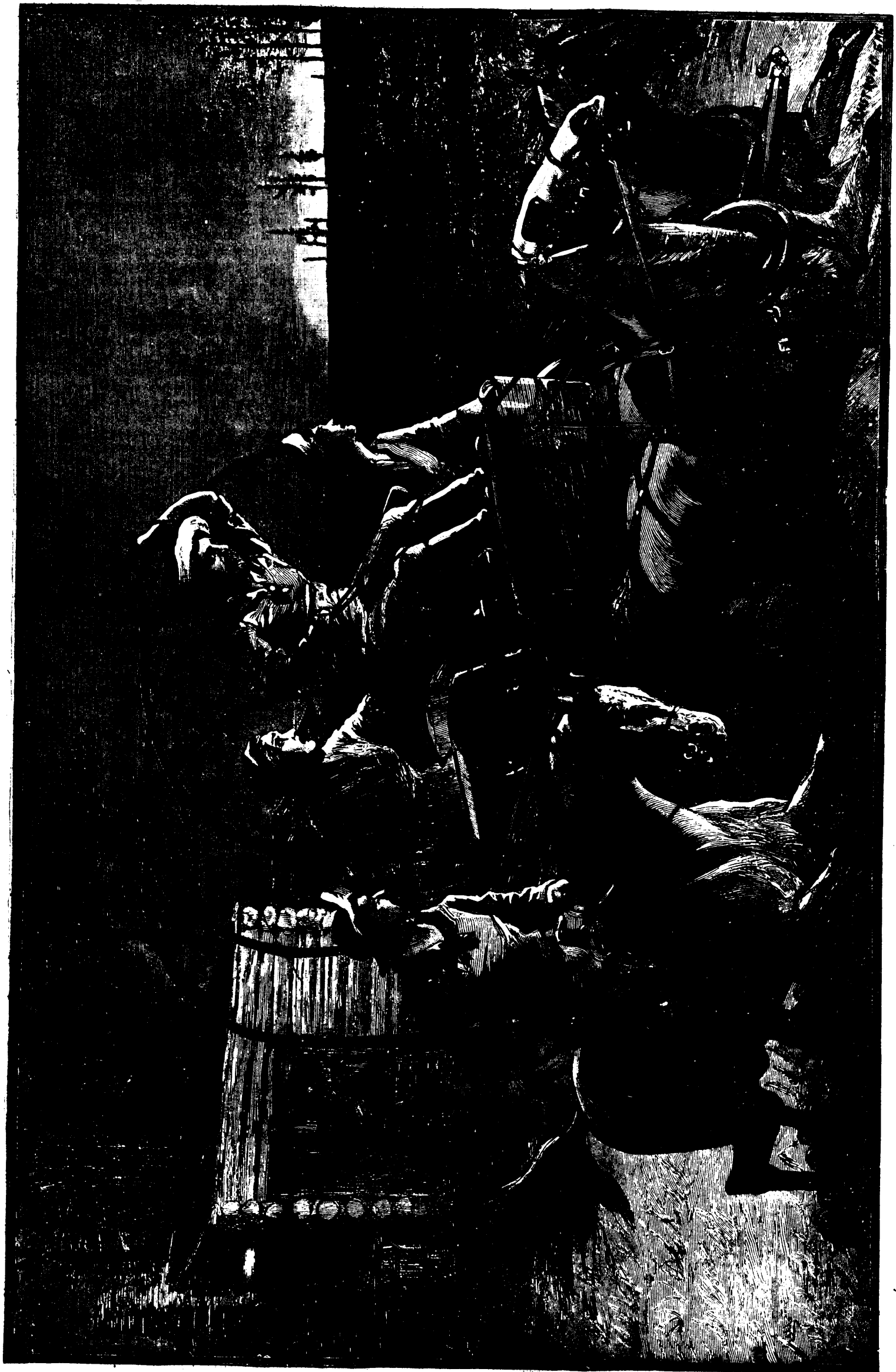
L'ÉTERNEL VOYAGEUR

Qui donc es-tu, toi qui, franchissant les espaces,
Sous ton souffle puissant vois les humains troublés
Se pencher pour mourir comme tombent les blés
Sous l'ouragan vainqueur? Que fais-tu, quand tu passes
En planant sur ce globe étroit puisque toujours
Inflexible en ton œuvre et rapide en ta course
Tu moissonnes partout mais sans tarir la source
D'où naissent tous les jours?

D'où viens-tu, voyageur aussi vieux que le monde?
Qui t'a donné jadis cet immortel essor?
— Je suis né de la vie éternelle et féconde
Par l'ordre du Très-Haut je fais ici ma ronde;
Vous m'appelez le *Temps*, je me nomme la *Mort*!

H. J. a. Poirson

Arthabaskaville, septembre 1887.



LA RÉVOLTE DES SAUVAGES UTES DANS LE COLORADO.—SIGNAUX DES SAUVAGES —COLONS ABANDONNANT LEURS RANCHES POUR SE RENDRE A MEEKER

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

VII

Premières découvertes et premiers établissements à la Baie d'Hudson

(Suite)

Button — Travaux pendant l'hiver. — Opinion de sieur Hubart. — Iles Boutons. — Fox. — James. — A l'île Charlton. — Un bon point. — Latour. — Bou-don. — Le Père Druilletes. — Des Groseilliers au fort Nelson. — Ses griefs. — Chez le prince Rupert. — Le Nonsuch. — Le fort Charles. — La Compagnie de la Baie d'Hudson.

En 1612, au commencement de mai, Thomas Button, "gentilhomme, très habile marin et homme savant en tout genre," avec deux vaisseaux, la *Résolution* et la *Découverte*, partait pour la Baie d'Hudson, cherchant un passage aux Indes Orientales. Le 15 août, il entra dans une crique au nord de la rivière qu'il appela Nelson, nom du maître de son navire, qu'il enterra en cet endroit ; c'est cette

rivière que les Français nommèrent *Bourbon*. Ayant résolu d'y passer l'hiver, il plaça ses deux vaisseaux l'un à côté de l'autre, et il les fortifia par une barricade de pilotis en sapin renforcée de terre, pour se garantir contre les neiges, les glaces, les pluies et les flots. Button avait avec lui toute une société d'hommes d'expérience et de capacité : Nelson, son lieutenant à bord de la *Résolution* ; Ingram, commandant de la *Découverte* ; Gibbons, marin habile ; Hacock, qui a écrit une relation de voyage ; Hubart, esprit observateur et perspicace ; Friche,

un des compagnons de l'infortuné capitaine Hudson. Trois grands feux mettaient l'équipage à l'abri du froid ; l'abondance régnait à la table ; on tua, dans le courant de l'hiver, pour le moins dix-huit cents douzaines de perdrix et d'autres oiseaux. Enfin, le contentement aurait régné dans cette espèce de petite cité bien réglée, si l'hiver n'eût été aussi rude, si la maladie n'eût affaibli pendant trois ou quatre mois le capitaine et enlevé plusieurs hommes de l'équipage ; si les sauvages, pour se venger de ce qu'on leur avait capturé quatre canots, n'eussent surpris et tué cinq hommes, frappant ainsi les autres de terreur.

.

Pour prévenir l'ennui, les murmures et les mécontentements, Button eut la sagesse d'occuper ses gens, employant les uns à tracer des chemins dans les bois et à mesurer des distances, les autres à étudier certaines questions d'utilité pratique, comme celle-ci, par exemple : "Ce qu'ils croyaient être en leur pouvoir de faire dans l'endroit où ils étaient, aussitôt que le dégel viendrait ; et quelle était la meilleure façon de s'y prendre pour poursuivre la découverte, pour laquelle ils avaient été envoyés, aussitôt qu'ils seraient en état de se

remettre en mer." Nous avons la réponse de Hubart, je la citerai à titre de curiosité.

Ma réponse à la première question, sauf votre meilleur avis, est de croire, qu'il ne serait pas hors de propos, si Dieu donne des forces à notre monde, de suivre cette rivière avant de la quitter, afin de savoir jusques où elle va, et de rencontrer peut-être quelques habitants, dont nous pourrions saisir quelques avis utiles pour notre expédition : car, du profit, je ne crois point qu'il y en ait à faire ici.

Je réponds sur la seconde question, qu'il faut chercher vers le nord, par-delà ce pays occidental, jusqu'à ce que nous trouvions, s'il est possible, un endroit où la marée vienne du côté de l'ouest, et, après l'avoir trouvé, pousser notre route contre cette marée, en suivant le reflux, et explorer de ce côté le passage.

Je dis ici mon sentiment, autant que mes lumières me le permettent, et j'y persisterai jusqu'à ce qu'on puisse me convaincre du contraire par d'autres raisons plus fortes.

JOSIE HUBART.

Button reprit la mer au mois de juin 1613, poussa au nord jusqu'au soixante-cinquième degré et revint en Angleterre, persuadé de l'existence du passage qu'il cherchait. Il laissa son nom à ce groupe d'îles qu'on rencontre à l'entrée du détroit d'Hudson. Les Français prononçaient et écrivaient *Iles Bourbons*.

.

En 1639, Lucas Fox s'embarquait, le 8 mai,

et découvrit cet évasement méridional qui rappelle sa mémoire sous le nom de baie James ; c'est cette partie de la Méditerranée canadienne que, pendant trois jours, des prairies Hay-Creek, nous avons eue sous les yeux.

James hiverna sur l'île de Charlton, pays aride, couvert d'une mousse blanche et de petites broussailles, sans arbres ni abrisseaux, si on excepte le genévrier, dont le plus haut n'avait pas un pied et demi. Les neiges commencèrent à tomber dans les premiers jours d'octobre ; la mer gela au milieu de septembre. Le froid continua d'être très vif jusqu'à la mi-avril ; les gens de l'équipage le trouvaient d'autant plus insupportable qu'ils n'avaient d'autre asile pour se retirer qu'une tente, couverte des voiles du vaisseau, et qu'ils ne trouvaient que de misérables broussailles pour alimenter leur feu. Le 13 mai, le temps était très chaud le jour, mais il gelait encore pendant la nuit. Le 30 mai seulement, l'herbe commença à poindre.

Le 15 juin, la mer était toujours gelée, et le capitaine ne put s'ouvrir un passage entre les glaçons que le 19 et le 20 de ce mois.

Son journal contenait une énumération si effrayante des misères et des calamités qu'il avait eue à essayer durant son long hivernement, qu'il

répandit dans le public anglais une vraie panique, et, pendant près de 30 ans, les explorateurs intimidés n'osèrent plus diriger leur course de ce côté. Du reste, il déclarait formellement, en propres termes "qu'il n'y a point de passage en ces lieux, ou, s'il y en a un, qu'il est situé de façon qu'il ne vaut pas la peine de le trouver." Cette déclaration est un bon point à l'acquit de sa science et de sa perspicacité ; car, plus d'un siècle après lui, des navigateurs célèbres, guidés par leurs espérances et leurs illusions, cherchaient encore le passage in trouvable.

.

En 1646, Latour, qui rendit son nom célèbre en Acadie, entreprit de faire la traite de pelleteries à la baie d'Hudson, assisté de quelques amis qu'il avait dans la Nouvelle-Angleterre. Depuis, des marchands de Boston auraient continué d'exploiter, sans bruit, la vente commerciale que ce Français entreprenant avait découverte.

.

En 1656, Jean Bourdon, de Québec, s'avança jusqu'au fond de la baie, sur un petit bâtiment de trente tonneaux, et fit du commerce avec les sauvages.

En 1661, les RR. PP. Druilletes et Dabblon, accompagnés par La Vallière, Denis Guyon, Després, Couture et François Pelletier, partent du lac Saint-Jean et remontent la rivière Chomouchouan jusqu'au lac Nekouba, à la hauteur des terres. Ce fut le terme de leurs courses ; les sauvages qui les guidaient, refusèrent d'aller plus loin par la terreur des Iroquois, qui portaient leurs armes jusque dans ces contrées reculées.

Vers cette même époque, un sieur Des Groseil-



HAUT-CANADA. — Chute de New-Post ; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain

sur un vaisseau de vingt tonneaux, ravitaillé pour dix-huit mois et parfaitement bien équipé à tout égard. Il était si sûr de pénétrer dans l'Océan Pacifique qu'il emportait avec lui, de la part du roi d'Angleterre, une lettre pour l'empereur du Japon.

Voici la description de la première terre où il aborda : "C'est une île dont l'intérieur est entrecoupé de plusieurs montagnes. Le temps était beau, et il n'y avait ni glace dans la mer, ni neige sur la terre. La côte paraissait fort sûre, et ressemblait par ses inégalités aux promontoires qui s'avancent sur l'Océan. Elle était couverte d'algues et d'autres sauvages ; le poisson y abondait."

Il pénétra assez avant dans un des bras de mer qui descendent de l'Océan glacial, et mieux que tout autre il en expliqua les courants ainsi que les lois qui y régissent les marées : aujourd'hui, la géographie parle du détroit de Fox.

.

En cette même année 1631, le capitaine James, homme fort habile et très expert dans les calculs, parti d'Angleterre au mois de mai, comme Fox, s'aventura jusqu'au fond de la baie d'Hud-

lers, habitant du Canada, homme entreprenant, coureur de bois infatigable, poussa de proche en proche ses découvertes si loin dans la forêt, qu'à la fin il atteignit la baie d'Hudson par terre.

Des Groseilliers s'embarqua pour la France et exposa devant les ministres les grandes conséquences qui devaient découler de ses expéditions, si l'on savait en profiter.

Le sieur Montagne, ambassadeur de la Grande-Bretagne en France, ayant eu quelques conférences avec lui fut si satisfait de ses raisons, qu'il l'envoya immédiatement en Angleterre avec son beau-frère, lui donnant une lettre de recommandation pour le prince Rupert, grand protecteur de toutes ces sortes d'entreprises.

* * *

Des Groseilliers parlait, non seulement de commerce en pelleteries, de découvertes de mines diverses, mais encore de passage dans la mer du sud. "D'un lac du Canada, disait-il, ils étaient entrés avec une chaloupe dans une rivière qui se décharge au nord-ouest dans la mer du sud, où il s'était rendu lui-même; de là, il était rentré au nord-est dans la baie d'Hudson." Était-ce un mensonge pur et simple? Ou bien, du lac Supérieur se serait-il rendu en canot au nord-ouest dans le lac Winnipeg qu'il aurait pris pour la mer du sud? Et, inclinant sur le nord-est, serait-il entré dans la baie d'Hudson par la rivière Bourbon? Le plus probable, c'est qu'il donnait ses espérances pour des réalités. Le prince Rupert goûta fort son exposé; il lui donna tous les encouragements possibles, on équipa un vaisseau, le *Nonsuch*, qu'on plaça sous la direction du capitaine Zacharie Gilliam, pour conduire à la baie d'Hudson le transfuge français.

Le 29 septembre 1668, le vaisseau entra dans une rivière que l'on baptisa du nom de Rupert, au sud-est de la baie James, pour prendre ses quartiers d'hiver; il mouilla dans deux brasses et demie d'eau, la rivière dans cet endroit avait une lieue de large. Le 9 décembre, les glaces prirent aux alentours du vaisseau, et permirent aux hommes de l'équipage de se rendre, pour hiverner, sur une île où ils trouvèrent quelques broussailles et quantité de peupliers. On bâtit, sur les bords de la rivière, un petit fort en pierre, auquel le capitaine Gilliam donna le nom de Fort Charles.

Cependant, en Angleterre, les armateurs se constituaient en une Compagnie, qui fut reconnue par lettres patentes du roi, en date du 2 mai 1669. Ils obtenaient un privilège exclusif de commerce sur tout ce vaste territoire dont les eaux se jettent dans la baie d'Hudson, et ce pays prenait le nom de "Terre de Rupert." Tels furent les premiers commencements de cette puissante société commerciale, si connue sous la dénomination de "l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson."

Qui se serait douté qu'à son origine se trouvaient l'action et les travaux de deux Canadiens? Où ne les trouve-t-on pas!

(A suivre)

LA RÉVOLTE DES UTES

(Voir gravures)

Les Peaux-Rouges du Colorado deviennent décidément inquiétants. Il y a une quinzaine de jours, une bande d'Indiens Utes, dont le chef, nommé Colorow, n'a jamais pu être contenu dans la réserve assignée à sa tribu sur les bords de la White River, a eu une première escarmouche avec le shérif de la petite ville de Meeker qui, avec une escouade de ses hommes, venait se présenter au camp pour arrêter deux voleurs de chevaux. Colorow refusa de les livrer, et il s'ensuivit un échange de coups de fusil, dans lequel quatre Indiens furent tués. Le shérif dut se retirer à distance cependant, en attendant des renforts, qu'il demanda au gouverneur de l'État. Pendant ce temps, Colorow prit une attitude résolument hostile et envoya des émissaires dans les tribus des alentours pour recruter des auxiliaires.

Depuis lors les nouvelles ont été incertaines et contradictoires. Il a été question de plusieurs

rencontres qui n'ont pas été confirmées. L'attente d'un soulèvement générale a causé une vive émotion dans tout le pays. Un grand nombre de colons se sont réfugiés dans la ville de Meeker, qui elle-même s'est mise en état de défense dans la crainte d'une attaque en force. Depuis quelques jours cependant l'alarme semblait se calmer; on a même parlé d'ouvertures qui auraient été faites par Colorow pour arriver à une entente. Mais il est arrivées des dépêches annonçant qu'un engagement avait eu lieu, et qu'il se renouvellerait probablement.

La bande de Colorow comptait environ 200 guerriers, en partie recrutés parmi les tribus voisines, et, suivant les rapports reçus, ils ont été attaqués par l'escouade du shérif Kendall, composée de cinquante-cinq hommes, qui avait été ralliée par cent cavaliers réguliers. Le combat a eu lieu dans un lieu nommé Wolf Creek, à trente-cinq milles en aval de Meeker, sur la White River. Il a commencé au lever du jour, et n'a été interrompu que par la nuit. Les sauvages étaient dispersés et abrités derrière les arbres et les rochers; ils occupaient une position inaccessible. Plusieurs cependant ont été tués, et un plus grand nombre blessés. Tous ont été emportés du champ de bataille. Les blancs de leur côté ont perdu le député shérif Jack Ward, tué, et plusieurs blessés, tant parmi les hommes du shérif que parmi les soldats.

On attend avec impatience à Denver des nouvelles du combat prévu pour le lendemain, vendredi. On craint que Colorow n'ait reçu de nouvelles recrues, et que l'événement ne prenne soudainement de grandes proportions.

HYMNE A SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

AIR : *Faibles mortels*

(Composé pour le Tiers-Ordre de Saint-Sauveur, Québec)

I

O noble saint François d'Assise,
Prêtez l'oreille à nos accents.
Nous célébrons avec l'Eglise
Vos bienfaits toujours renaissants!
Presque au seuil de votre existence,
Vous charriez le faible pêcheur
Par votre amour pour le Sauveur,
Vos suaves conseils et votre pénitence!

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs.
Contre toutes les malices
Et les artifices
Des esprits tentateurs!
Oh! notre âme
Vous proclame
Le plus puissant des divins bienfaiteurs!

II

A l'âge serein de la vie
Où l'homme se livre aux plaisirs,
Vous abandonniez sans envie
Le monde avec ses vains désirs.
La charité, divine étoile,
Dans votre âme allumait ses feux;
Et Jésus montrait à vos yeux
Sur la mer de douleurs votre esquif à la voile!

Ch : Toujours, etc., etc.

III

Il vous disait : " Va par le monde
" Prêcher à tous ma sainte loi ;
" Va combattre le vice immonde ;
" Fais naître dans les cœurs la foi !"
Nouveau soldat plein de courage,
Vous obéîtes à sa voix,
Prenant pour seule arme sa croix,
Pour unique drapeau sa radieuse image !

Ch : Toujours, etc., etc.

IV

Vos sermons remplis d'éloquence
Electrisaient les plus méchants ;
Vos vertus et votre indulgence
Avaient des charmes séduisants.
Maints sceptiques suivaient vos traces,
Sans songer à se convertir,
Lorsque soudain le repentir
Pénétrait dans leur âme avec des flots de grâces !

Ch : Toujours, etc., etc.

V

Fu's quand sonna l'heure dernière,
Dieu vous trouva mûr pour le ciel :
Vous aviez bu l'absinthe amère,
Et vous alliez boire le miel !

O saint François, ami de l'ordre,
Mettez la paix en notre cœur
Afin qu'il devienne meilleur,
Et protégez toujours votre œuvre : le Tiers-Ordre !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs
Contre toutes les malices
Et les artifices
Des esprits tentateurs !
Oh! notre âme
Vous proclame
Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

J. B. Carouette

Québec, août 1887.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois D'AOUT, a eu lieu le 3 SEPTEMBRE dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No. 20,631.....	\$50
2e prix,	No. 24,659.....	25
3e prix,	No. 27,098.....	15
4e prix,	No. 2,063.....	10
5e prix,	No. 3,368.....	5
6e prix,	No. 27,774.....	4
7e prix,	No. 11,132.....	3
8e prix,	No. 29,193.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

463	4,471	9,729	15,459	22,038	26,207
793	4,803	9,792	15,519	22,800	26,282
813	5,382	9,946	15,530	23,063	26,859
842	5,703	10,919	15,906	23,337	27,331
1,155	5,872	11,217	16,164	23,887	27,729
1,856	5,986	11,814	16,463	24,588	27,984
2,153	7,090	12,262	17,049	24,662	28,326
2,188	7,639	12,283	17,935	25,092	29,576
2,450	7,742	12,914	17,944	25,222	30,471
2,596	7,995	13,522	18,648	25,330	30,815
2,760	8,108	14,590	19,354	25,461	30,847
3,126	8,122	14,735	19,531	25,767	31,171
3,162	8,342	14,939	19,618	25,809	31,465
3,788	9,133	15,021	21,095	26,166	31,660
3,879	9,244				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'août sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

NOUVELLE MUSIQUE

MM. Hardi & Violetti, éditeurs de musique de la rue Gosford, Montréal, viennent de publier un nouveau morceau pour le piano composé sur le "Refrain des Vosgiens," exécuté par les corps de musique qui ont pris part cet été au festival musical de Saint-Hyacinthe. Ceux qui ont assisté au concours ont été charmés de la beauté de cette musique qui doit être d'un tel effet sur le piano.

RÉBUS

MORT¹⁰⁰ = AJ 2 2

E = e L

Il ne faut pas beaucoup de génie pour découvrir la bête dans l'homme, mais c'est avoir peu d'esprit que de n'y voir qu'elle.—G. VALTOUR.

LE CHAMPAGNE MALAKOFF

CONTE PATRIOTIQUE

—Il est dix heures et cinq minutes. Veuillez régler très exactement vos montres sur la mienne. Demain, à midi, toute l'armée donnera l'assaut à Malakoff. Bonsoir, messieurs.

Il se fit un mouvement sous la tente de Péliissier, et tous les officiers généraux se retirèrent silencieusement.

Au dehors, le camp endormi. Là-bas, Malakoff, hérissé de canons, dressant sa menaçante silhouette sur le ciel noir de la nuit.

—Qui vive! crie une sentinelle en grand'garde.

—Parlementaire.

Un officier russe s'avance, suivi par un Cosaque qui porte un drapeau blanc.

Le parlementaire est conduit, les yeux bandés, au milieu du camp. Le colonel de R... le reçoit.

—Messieurs, dit simplement le Russe, les officiers de ma compagnie ont l'honneur d'inviter trente officiers français à venir vider une coupe de champagne avec nous. J'espère de vous ne refuserez pas à son ceinturon.

—Non, certes, capitaine. Rien ne saurait nous être plus agréable que de choquer joyeusement nos verres après avoir choqué vaillamment nos armes. Nous avons appris à nous es-timer sur le champ de bataille. Nous vous suivons, monsieur, et à charge de revanche.

.

Deux heures du matin. Le camp russe est en fête : sous une tente immense, ornée de trophées de drapeaux aux couleurs françaises, éclairée de torches résineuses, portées par de magnifiques Cosaques du Don, immobiles, aux accents de la musique d'un régiment russe qui joue l'air de la Reine Hortense, les officiers russes fraternisent avec leurs invités. Le champagne coule à flots.

—Colonel, dit le major K... au colonel de R... veuillez excuser notre sans-façon : nos femmes ne sont pas ici ; sans cela, elles seraient fières de vous faire les honneurs de cette soirée. A la guerre comme à la guerre, donc! Je bois à votre santé, messieurs, avec votre belliqueux champagne.

Le petit jour, qui se lève, éteint une à une les lueurs des torches. Les officiers des deux armées sont encore assis là, côte à côte. Ils causent de Paris, des actrices à la mode, des salons où quelques-uns se sont rencontrés le dernier hiver.

—Messieurs, vient tout à coup dire le major K..., je vous apprendrai une nouvelle. Vous attaquez aujourd'hui même Malakoff. Vous avez besoin de vous reposer, car la lutte sera chaude. Nous vous rendons votre liberté, mais non pas sans avoir vidé une dernière coupe à nos deux armées. A l'armée française, messieurs!

—A l'armée russe!

Et ces soldats, qui vont s'entre-tuer avant qu'il soit la fin du jour, se jettent dans les bras les uns des autres.

.

Malakoff tremble sur les hauteurs, où elle est assise. Sous les canons russes, l'infanterie française tombe, foudroyée, et les régiments succèdent aux régiments broyés par la mitraille

Plus loin, le régiment du colonel de R... et la cavalerie du major K... se chargent avec furie. Hommes et chevaux jonchent la terre rouge de leur sang.

Le colonel et le major se sont aperçus. Ils se saluent avec la plus grande courtoisie. Le major fait feu et manque son but.

—A vous, colonel!

Celui-ci jette loin de lui son pistolet:

—Vous plaisez, monsieur, vous êtes désarmé. Gardez-vous!

Et tous deux fondent l'un sur l'autre, l'épée à la main. Le colonel est touché à la cuisse. Il tombe sur le genou.

Le major met aussitôt un genou en terre:

—Comme cela, dit-il en souriant, nous pouvons, si vous le voulez bien, continuer la lutte.

Et les voilà frappant d'estoc et de taille, aussi courtois dans ce duel meurtrier que la veille, sous la tente, décorée et resplendissante de feux.

—Il fait chaud, colonel. Quel dommage que nous ne puissions faire une trêve au champagne.

—Si quelques gouttes d'eau-de-vie vous agréent, monsieur; et il tend au major le bidon suspendu à son ceinturon.

—Merci, colonel. Cela remet. Mais, vous perdez beaucoup de sang. Voulez-vous vous reposer quelques instants?

—C'est inutile, monsieur. Je vous assure que nous pouvons recommencer.

Et le combat reprend, et les épées volent, se froissent, se faussent, se brisent, et les lames s'enfoncent comme des poignards dans la chair déchirée qui saigne.

Au loin la canonnade se tait, la fusillade s'éteint. Des nuages de fumée montent lourdement vers le ciel. On perçoit comme une clameur guerrière, des chants, de la musique.

Maintenant ils sont étendus dans l'herbe, couchés sur le dos, côte à côte; les yeux noyés de bleu, fixes, sans regards, la bouche souriante; la dernière parole qui s'est échappée de leurs lèvres a dû être bonne, douce, chevaleresque. Par leurs tuniques entr'ouvertes, le sang ruisselle; leurs épées gisent à terre, cassées. Mais, leurs doigts crispés s'étreignent. Ils sont morts, serrant leurs mains vaillantes. Il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu.

Z.

CORRESPONDANCE

LA VÉRITABLE EAU DE SAINT-LÉON

Monsieur le Directeur,
La concurrence est stimulante du commerce, comme l'eau de St-Léon vendue par Massicotte & Frère est le stimulant du corps.
Pour répondre à une certaine correspondance publiée dans plusieurs journaux dans laquelle on nous présente sous un faux jour, c'est-à-dire comme des négociants peu scrupuleux. Eh bien! ce qu'on nous reproche en termes si malveillants, nous le maintenons hardiment parce que c'est la vérité et rien que la vérité. Nous sommes en effet les seuls agents à Montréal "Pour la St Leon Water Co." faisant venir la véritable Eau de St-Léon directement de la source dont la célébrité a été si justement reconnue par ses cures merveilleuses. Il se peut naturellement qu'il y ait à St-Léon plusieurs sources d'eaux, mais toutes ne possèdent pas à un si haut degré les vertus thérapeutiques et médicinales, qui ont fait le succès de notre Eau de St-Léon.

L'Eau de St-Léon de Massicotte & Frère est tellement réputée, qu'il est impossible qu'une autre eau soit offerte en vente sous ce titre, sans que le public s'en aperçoive; par exemple, des étrangers à notre maison vont offrir de l'Eau de St-Léon à M. Israël Hogue, No

967, rue St-Dominique. en se servant de notre nom. Était-ce légal? Était-ce loyale? Nous ne le croyons pas. Eh bien, cette eau vendue à M. Hogue, il a fallu qu'ils la reprennent, attendu qu'elle était notoirement inférieure à la notre.

Nous sommes tout aussi braves et honnêtes que le signataire de la lettre, qui nous reproche présentement ce qu'il pratique lui-même sur une grande échelle.

En vous remerciant, croyez-nous, monsieur le directeur,

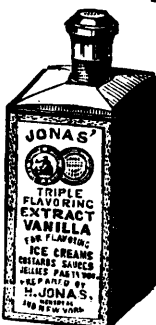
E. MASSICOTTE & FRÈRE.

SALON DE MODES

1648, rue Sainte-Catherine, Montréal

Melle Champagne vient de partir pour New-York, où elle importera ce qu'il y a de plus nouveau en fait de modes d'automne, afin de donner comme par le passé pleine satisfaction à sa nombreuse clientèle.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI & JONAS Cie

10-RUE DE BRESOLES-10 MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!
Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, au envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.
GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., New-York.



Chester's Cure!

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue LaGauchetière, Montréal
Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

SAVONS MEDICINAUX

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.
Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Desinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessus et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

GRANDE VENTE

DE LA Balance des Marchandises du print mps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRÈRES

111, RUE ST-LAURENT

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Orthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

30 DAYS TRIAL
DR. DYE'S
VOLTAIC
BELT
(BEFORE - AND - AFTER)
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 292.—ENIGME

Lecteur, pourras-tu bien deviner mon essence ?
Je suis, le croirait-on ? et sans âme et sans
Et c'est moi qui de tout donne l'intelligence,
L'on me fait voir le jour par de subtils ressorts.

J'ai dans tous les palais la plus noble séance,
Par le secours du bruit je produis mes trésors ;
Mon ennemi mortel est le triste silence,
Et, sans force, souvent je dompte les plus forts.

Aux humains, tous les jours je rends mille
Le sexe fait de moi ses plus chères délices ;
Sans partage je suis en mille endroits divers.

Vers le bien, vers le mal, mon penchant est
Je naquis dès que l'homme habita l'univers ;
Personne ne dira qui je suis que moi-même.

No 293.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase
ci-dessous, le nom d'un monument public de
France.

ALORS IL PAYA.

SOLUTIONS.

No 290.—Le mot est : Fard-eau.
No 291.—Ecran et Ecran.

ONT DEVINÉ :

Omer Parent, Adhemar Delorme, St-Henri ;
J. T. Q. S., Maskinongé ; Alarie Renaud,
Ottawa ; Jas. Donaldson, Mlle Laure Bou-
cher, Québec ; Blanche L., Mlle Eva Blouin,
Montréal, Arthur Tanguay, Lévis.

AVIS IMPORTANT.

La Compagnie d'Eau St-Léon annonce au
public qu'elle a maintenant établi son bureau
Central, au No. 54, Carré Victoria, où toutes
communications devront lui être adressées.

A. POULIN

No. du Tel. 1432

Gérant.

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE
DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de
maladie de cœur, indigestion, érysipèle, fai-
blesse, maux de tête, etc. J'employai en vain
tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon
et suis complètement guérie.

Voire etc,
Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a main tenant
son dépôt Central au No 54, Carré Victoria.
Tel 1432.

Nouvelle Source d'eau Minérale
A ST-LEON

Cette nouvelle source est la propriété de M.
Antoine Chrétien, fabricant du grand remède
"Le sauveur du peuple."

Cette eau est recommandée par tous les mé-
decins en général et principalement par M. le
Dr Crevier, qui en a fait l'analyse chimique.
Voir l'annonce dans la *Minerve*, le *Monde*
et le *Colonisateur Canadien*.

Bureau central à l'Industrie Laitière, chez

J. A GIARD,

14. RUE BONSECOURS, MONTREAL.

Toutes commandes du gros et du détail pour
le Canada et les Etats-Unis seront reçues et
expédiées sous le plus court délai.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

GRANDE REDUCTION

— POUR —

L'Ouverture des Classes

Toutes nos marchandises pour habillements d'enfants ainsi que 400
paires de couvertes et toutes garnitures de lits seront sacrifiées

La balance de toutes nos marchandises d'été est vendue sans réserve

DUPUIS & LABELLE

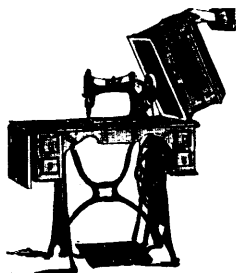
Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

11094

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT - LAURENT - 18
MONTREAL

AUX MODISTES



Chaque modiste
achetant la Reine
des machines à
coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-
Catherine, au ra-
droit comme prime
à \$3 de patrons de
modes de la plus
haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange
et on vend à des conditions libérales.

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU
CENTRAL : TORONTO, ONT.

Succursale : 242, rue St-Jacques, Montréal

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre
notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe. Les agents ga-
gnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses.
Envoyez votre portrait avec votre demande
d'emploi à **STONE & WELLINGTON**,
Montréal.

J. W. BEALL,

Gérant de la succursale.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

Le 21 Septembre prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

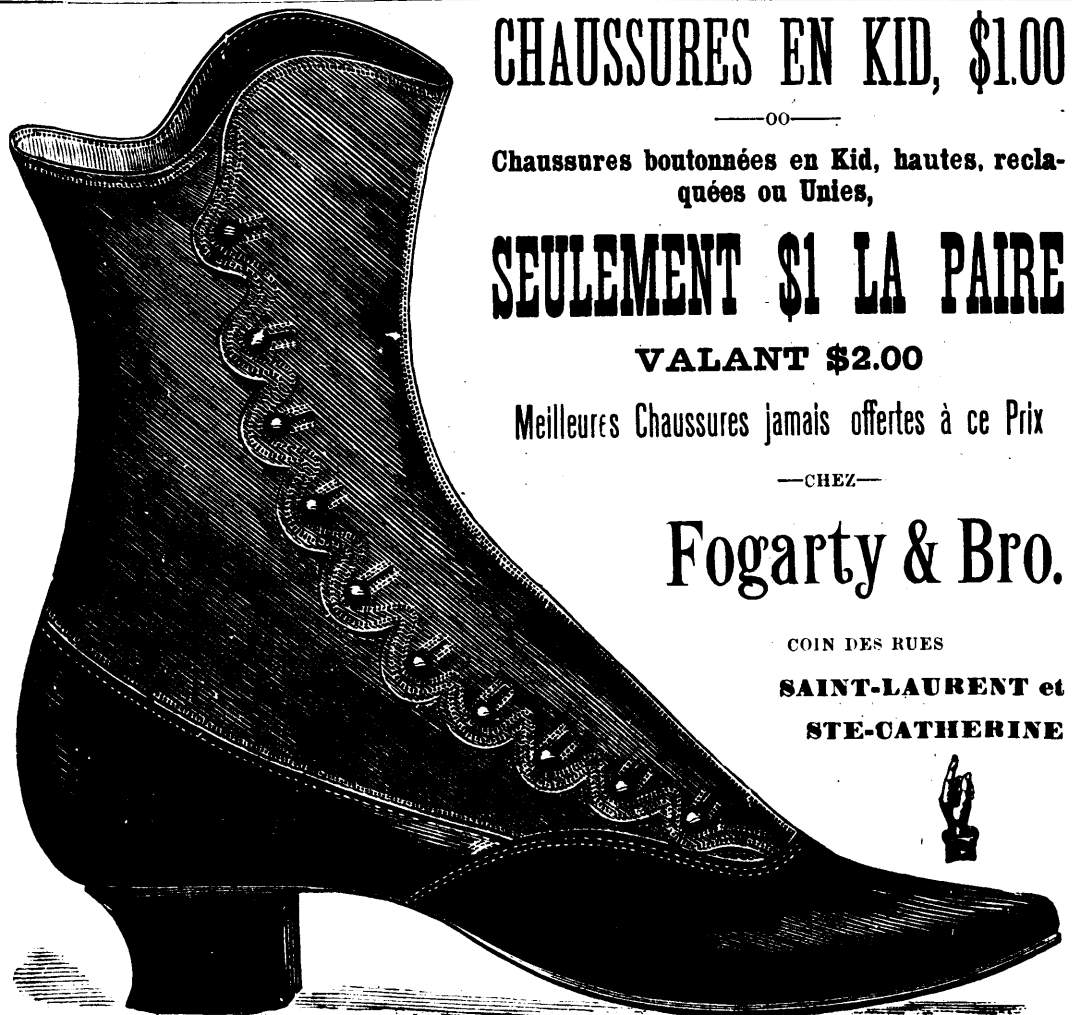
HENRY SMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon
ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

Chaussures en Kid = \$1.00



Chaussures en Kid = \$1.00

CHAUSSURES EN KID, \$1.00

Chaussures boutonnées en Kid, hautes, recla-
quées ou Unies,

SEULEMENT \$1 LA PAIRE

VALANT \$2.00

Meilleures Chaussures jamais offertes à ce Prix

—CHEZ—

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT et
STE-CATHERINE

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 10 septembre 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)



PLACE Royale... René Moulin... On s'en souviendra... Y aura-t-il une réponse ?

—Non.

—Alors, c'est tout ?

—C'est tout...

—Donnez l'argent et je me carapate...

Le policier mit cinq francs dans la main du pâle voyou.

Ce dernier fit un saut de joie, empocha la pièce et franchit en trois bonds le seuil de la *Boule-Noire*.

XLIII

Théfer traversa la chaussée et attendit de l'autre côté du boulevard, les yeux fixés sur la porte du restaurant.

Le gamin s'était acquitté consciencieusement de sa mission.

Questionné par le patron il avait répondu :

—Ça vient de la place Royale, du nommé René Moulin...

Le quadrille tapageur venait de finir.

Jean-Jeudi et ses convives rentrèrent dans leur salon particulier pour y prendre le café en sirotant les alcools.

Le maître de la maison s'approcha du vieux voleur.

—Voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous... lui dit-il.

—Une lettre pour moi ! répéta l'amphitryon d'un air ahuri, d'où ça vient-il ?

—De la place Royale...

—De René, je parie...

—De M. René Moulin...

—Ah ! le brave garçon !... il n'aura pas pu venir, et il s'excuse... à la bonne heure. Voyons un peu ça...

Jean-Jeudi déchira l'enveloppe et lut tout bas :

Mon vieux camarade, je ne puis aller à la *Boule-Noire*, pour des raisons que je te dirai ; mais j'ai absolument besoin de te voir cette nuit même... Il s'agit de ce que tu sais... C'est très grave... pas une minute à perdre... J'irai chez toi à Belleville à une heure du matin ; il faut que je t'y trouve ou tout est flambé...

RENÉ MOULIN.

L'ancien complice de Georges et de Claudia passa sa main sur son front, mouillé de sueur.

—Tout est flambé... bégaya-t-il en laissant tomber la lettre. Bien sûr qu'il y a du grabuge... René veut me voir... ; il va m'attendre... il faut y aller... Quelle heure avons-nous ? ajouta-t-il à haute voix.

—Minuit dix minutes... répondit le restaurateur.

—Envoyez-moi chercher un fiacre... où est ma pelure ?...

Mignolet se glissa vers le coin du salon où les vêtements étaient accrochés.

—Mes enfants, reprit Jean-Jeudi, une petite affaire me réclame... Je file, mais ça ne sera pas long... Dansez, buvez, rigolez, tout est payé... Dans deux heures je serai de retour... Où est ma pelure ?

—La voici... répondit Mignolet en lui mettant sa redingote sur le bras...

—Ne vous impatientez pas...

Et le voleur émérite s'élança hors du salon. Sa marche était mal assurée... Il faillit tomber dans l'escalier.

Mignolet, à qui personne ne faisait attention, disparut derrière lui.

—Tiens ! dit un des convives, surnommé *l'Albinos* parce qu'il avait les yeux rouges et les cils blancs, il a oublié sa babillarde... je la lui rendrai quand il reviendra...

Et, ramassant la lettre, il la mit dans sa poche ; puis l'orgie recommença de plus belle.

Nos lecteurs ont compris que Mignolet venait de réaliser enfin le projet si longtemps caressé.

En allant chercher la redingote de Jean-Jeudi il s'était emparé du portefeuille, et c'est pour mettre sa fortune en sûreté qu'il s'éloignait du restaurant.

Il fila par le boulevard de Clichy, cherchant des yeux une voiture.

Un fiacre passait à vide, regagnant son remisage.

Il fit craquer une allumette chimique.

L'intérieur de la voiture s'éclaira pendant une seconde.

—Deux mille cinq cents francs et pas une fichtre avec ! reprit le jeune filou en faisant une grimace de désappointement, la belle fichaise ! Au Havre, j'en suis sûr il en avait plus de quinze mille ! Qu'est-ce qu'il peut faire de son argent ?... il doit avoir des vices que je ne connais pas ! Fiez-vous donc aux amis ! moi qui comptais lever un joli magot ! Enfin ça vaut toujours mieux que rien et je vais mettre ces quatre sous à l'abri de toute réclamation... Quant au portefeuille, il est vide... C'est une pièce de conviction compromettante... A la borne le maroquin !...

Mignolet abaissa l'une des glaces du fiacre et lança au hasard l'objet dont il voulait se débarrasser.

Pour aller place Laborde le cocher avait pris la rue d'Amsterdam.

Le portefeuille décrivit une courbe et vint s'abattre dans le renfoncement de la porte cochère d'une maison située à l'angle de la rue d'Amsterdam et de la rue de Berlin.

En 1857 l'effroyable quartier qu'on avait surnommé *la petite Pologne* commençait seulement à tomber sous la pioche des démolisseurs.

Le jeune Mignolet, quittant la voiture, s'enfonça dans l'une des rues étroites et tortueuses qui se greffaient à cette époque sur la place Laborde et qui n'existent plus aujourd'hui.

Arrivé en face d'une maison de misérable apparence, il tira de sa poche un passe-partout, ouvrit une porte et disparut dans une allée noire et puante.

Il reparut au bout de cinq minutes, regagna son fiacre et donna l'ordre de le ramener au boulevard Rochechouart.

—Les fafiots sont en lieu sûr, se disait Mignolet tout en roulant une cigarette, bien malin qui mettra la main dessus... Et quant au portefeuille, ce vieux filou croira l'avoir perdu en route...

A la *Boule-Noire* l'orchestre du bal jouait les derniers quadrilles.

Les convives de Jean-Jeudi, après avoir pris le café, s'étaient remis à boire du vin de Champagne et chantaient à tue-tête, tous à la fois, mais des airs différents.

Mignolet entra.

—D'où diable viens-tu ? lui demanda quelqu'un.

—De danser, parbleu ! il y a dans le bal une petite boulotte blonde qui m'a tapé dans l'œil... Je suis en nage. Versez-moi à boire...

Tandis que se passaient ces choses dans le quartier des Buttes-Montmartre, une scène intéressante avait lieu au faubourg Saint-Germain, rue de l'Université, dans le pavillon appartenant au duc de la Tour-Vaudieu et devenu l'asile de Berthe Leroyer.

Neuf heures du soir venaient de sonner.

Etienne Loriot et René Moulin étaient assis au chevet de la malade.

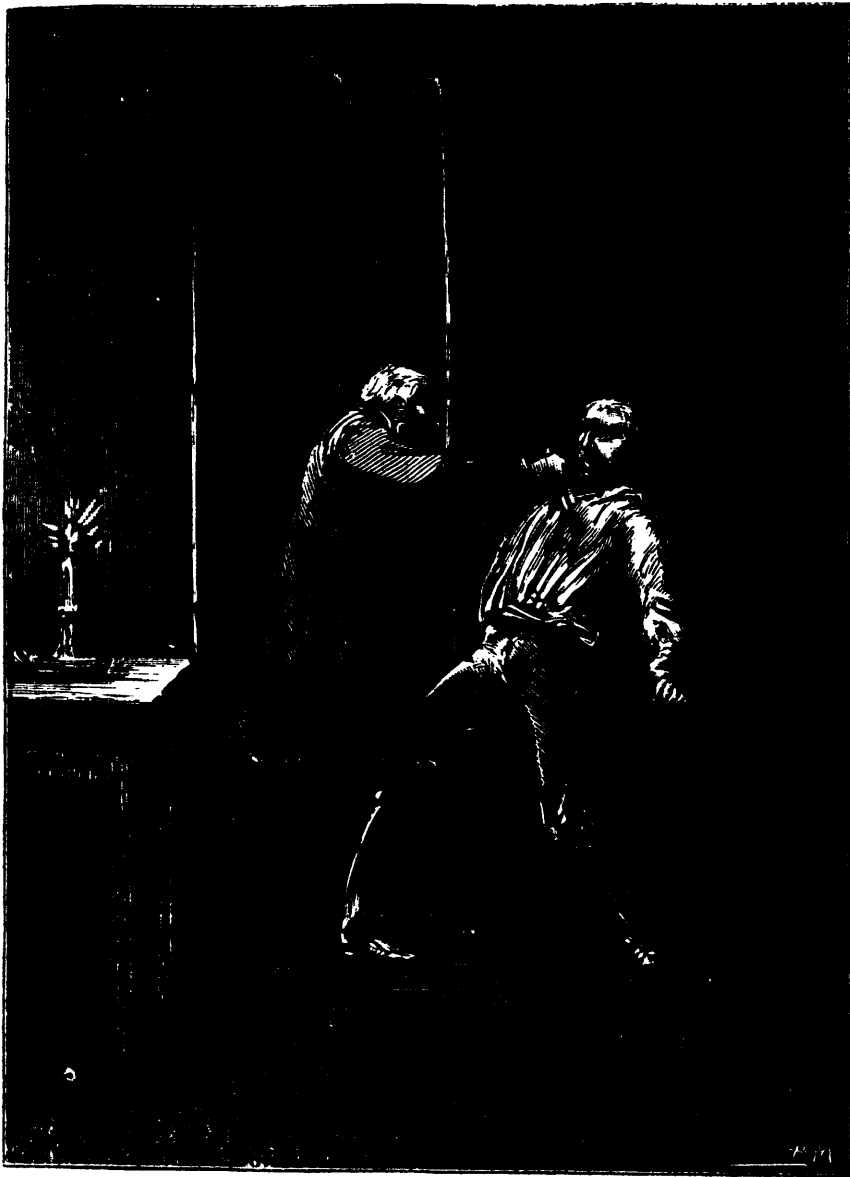
Françoise, la servante dévouée d'Etienne, vaquait aux soins de l'intérieur.

L'orpheline allait beaucoup mieux.

Les douleurs internes, si inquiétantes au début, diminuaient de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure.

La voix était revenue.

Une teinte faiblement rosée colorait la pâleur des joues, et l'étincelle de la vie brillait dans les prunelles humides.



Le visage livide de l'assassin se trouva en pleine lumière.—(Page 182, col 3).

—Cent sous pour me conduire place Laborde et me ramener à la *Boule-Noire*... dit-il au cocher.

—Ça va ; mais payez d'avance... J'ai été refait plus d'une fois, et chat échaudé craint l'eau froide.

—Voici la roue de derrière...

—Montez...

Le fiacre roula.

Mignolet, très ému, tira de sa poche le portefeuille et l'ouvrit.

Un frémissement délicieux agita ses doigts au contact du papier de la Banque de France ; mais presque aussitôt une immense déception empoisonna sa joie.

Ce portefeuille qu'il avait vu si bien garni au Havre était presque vide.

—Tonnerre ! murmura-t-il, est-ce que le gremlin aurait dépensé tout son argent ? C'est ça qui serait malheureux... il me semble que je palpe à peine trois billets... Voyons un peu...

Les deux hommes contemplaient avec bonheur la jeune fille qui leur souriait avec tendresse.

—Que vous êtes bons, mes amis!... murmura Berthe en leur tendant les mains.

René et le docteur se penchèrent sur elle, tandis qu'Etienne appuyait l'autre sur ses lèvres.

—Cher docteur, demanda l'orpheline, vous me trouvez tout à fait bien, n'est-ce pas?

—Tout à fait, oui, et je n'osais pas espérer une si rapide convalescence...

—Alors, maintenant, je serai vite guérie?

—Oui... Encore quelques jours et nous vous ferons marcher un peu pour vous rendre de la vigueur...

—Si vous saviez combien il me tarde de quitter mon lit...

Elle ajouta d'une voix sombre, avec un indéfinissable regard :

—De pouvoir agir!...

René et le docteur comprirent la pensée de la jeune fille et échangèrent un coup d'œil.

—Chère enfant, dit le mécanicien, chassez des rêves irréalisables. Désormais Etienne et moi nous agirons seuls... Votre vie nous est trop précieuse pour que nous vous laissions compromettre dans des tentatives audessus de vos forces... Jusqu'au jour, prochain je l'espère, où nous aurons atteint notre but, vous ne sortirez point de cette demeure...

Berthe secoua la tête et se dressa sur son séant.

—N'espérez pas cela... répliqua-t-elle avec animation; vous ne pouvez réussir sans moi, car vous ne savez rien encore... Vous me défendiez de parler et j'obéissais; vous ignorez ce que j'ai souffert, ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu... Oh! les misérables!... les misérables!...

Le sang affluait aux pommettes de la jeune fille et ses yeux lançaient des éclairs.

—Calmez-vous, mon amie... lui dit le docteur, Cette émotion violente peut vous faire beaucoup de mal... Si vous vous animez ainsi en parlant, je serai contraint de vous ordonner de nouveau un silence absolue...

—Je tâcherai d'être calme... murmura l'orpheline en souriant.

—Si jusqu'à présent nous ne vous avons pas questionnée, reprit Etienne c'est que votre état ne vous permettait pas de répondre sans imprudence...

—Aujourd'hui nous souhaitons ardemment connaître les souffrances que vous avez subies... Parlez donc, si vous vous sentez capable de le faire sans vous animer, car, dans le cas contraire, il faudrait vous interrompre...

—J'imposerai silence à mon indignation... je parlerai froidement, comme si les choses dont il s'agit concernaient une étrangère... Interrogez-moi...

XLIV

—D'abord, chère enfant, demanda René, comment avez-vous suivi les gens qui se sont présentés de ma part?

—Vous savez cela? fit Berthe avec étonnement.

—Oui, d'autres choses encore... Mais nous avons besoin que ces choses nous soient expliquées.

L'orpheline commença d'une voix faible un long récit dont nos lecteurs connaissent déjà les moindres détails.

Etienne et le mécanicien l'écoutaient en frissonnant.

Lorsque l'enfant raconta l'effroyable scène du plateau de la Capsulerie, un double cri d'horreur s'échappa de leurs lèvres.

—Oh! les infâmes! murmura René. Dieu est juste!... il ne permettra pas que de tels crimes restent impunis...

—La justice de Dieu atteindra les meurtriers du médecin de Brunoy! répliqua le médecin avec exaltation. Le supplicié de la barrière Saint-Jacques, Paul Leroyer, mort innocent, sera réhabilité, je le jure!...

Berthe en entendant ces mots, tressaillit.

—Le secret terrible... le secret de honte... balbutia-t-elle en cachant dans ses mains son visage livide, qui vous l'a révélé?...

—Personne... Je n'ai rien fait. Dieu m'en est témoin! pour pénétrer le mystère que vous vous efforciez d'épaissir autour de vous, ma loyauté me le défendait, mais le hasard a mis sous mes yeux le compte rendu d'un procès célèbre jugé il

il y a vingt ans: *L'faire du pont de Neuilly...*

J'ai lu, et la lumière s'est faite dans mon esprit. L'évidence s'imposait à moi... J'ai deviné que le nom de Monestier, pris par votre sainte mère, cachait un autre nom, injustement souillé... J'ai compris que vous étiez la fille du martyr, et je tombe à vos pieds pour implorer mon pardon, moi qui vous ai méconnue, accusée, et dont l'aveuglement a grandi vos douleurs... Pardonnez-moi, ma bien-aimée Berthe... Pardonnez-moi!...

Etienne s'était laissé tomber à genoux auprès du lit, et couvrait de baisers et de larmes les mains que l'orpheline lui abandonnait.

René Moulin, remué profondément, essayait ses yeux humides.

Le jeune fille suffoquait d'émotion.

—Vous croyez donc, vous aussi, murmura-t-elle, que mon père était innocent?...

—Et je ne suis pas seul à le croire... Mon meilleur ami, une des gloires du jeune barreau, partage ma conviction, et c'est lui qui plaidera cette grande cause quand le jour de la réhabilitation sera venu...

—Quand viendra-t-il? demanda Berthe, quand viendra-t-il ce jour si longtemps attendu?...

—Aussitôt que nous aurons une preuve matérielle à joindre aux preuves morales...

—Ah! s'écria René, nous la tenions cette preuve!... Jean-Jeudi, le témoin du crime... la preuve vivante!... et il nous échappe... Mais il ne se dérobera pas toujours... Je le trouverai...

—Dieu le veuille!... dit à voix basse l'orpheline en poussant un soupir.

Elle ajouta tout haut :

—Et vous, mes amis, qu'avez-vous fait?

Le mécanicien raconta la soirée de mistress Dick Thorn, l'effet produit sur elle par le tableau vivant, et la disparition de Jean-Jeudi qui, quelques heures plus tôt, avait reconnu sous le nom de Frédéric Bérard l'homme du pont de Neuilly.

—Celui qui m'a frappée, dit Berthe; celui qui, me croyant mortellement atteinte, s'est vanté d'être l'auteur du crime?...

—Oui, chère enfant, ce misérable...

—Et, reprit la jeune fille, vous croyez que cette femme était sa complice?...

—Dans le passé, oui... les preuves abondent. Mais je crois qu'elle n'est pour rien dans la tentative faite contre vous...

—Etes-vous allé chez moi? demanda Berthe à René.

—Oui, et j'ai donné à votre concierge la consigne de répondre que vous êtes à la campagne si l'on venait s'informer de vous.

—Ceci est bien... mais une chose m'inquiète.

—Laquelle?

—Les titres de votre fortune et l'argent que vous m'aviez confiés sont dans mon logement... Les avez-vous repris?

—Non...

—Vous avez eu tort... Ce qui s'est passé place Royale peut se renouveler rue Notre-Dame-des-Champs...

—C'est vrai...

—Il faut donc vous y rendre ce soir même, et rentrer en possession de ce qui vous appartient. Je vous prierai de vous charger en même temps d'un peu de linge et d'une robe, car vous savez dans quel état sont les vêtements que je portais le jour du crime.

—Eh bien, dit René, j'y vais tout de suite... Ce n'est pas loin d'ici; je serai revenu avant une heure...

—J'attendrai votre retour... fit Etienne.

Le mécanicien quitta la chambre de Berthe et le pavillon et se dirigea vers la rue Notre-Dame-des-Champs.

Il n'était pas loin de onze heures quand il y arriva.

Tous les locataires avaient regagné leur domicile.

La concierge éteignait le gaz et se préparait à se coucher.

—Ah! bah! c'est vous, monsieur René! s'écria-t-elle.

—Comme vous voyez, ma chère dame...

—Y a-t-il du nouveau? Mlle Berthe est-elle retrouvée?

—Certainement.

—Allons, tant mieux!... j'étais si inquiète... Où est-elle, cette chère demoiselle?...

—A la campagne, chez des amis...

—Elle n'est pas malade, au moins?

—Pas du tout...

—Reviendra-t-elle bientôt?

—Dans une quinzaine de jours, un peu plus, un peu moins... Je viens lui chercher du linge, car je repars demain matin...

—Pour aller la rejoindre?

—Oui.

—Alors vous vous chargerez d'une lettre arrivée pour elle depuis trois ou quatre jours? Une lettre qui vient du Havre...

—Bien volontiers.

—La voici...

René mit dans sa poche la lettre que lui tendait la concierge.

—Maintenant, reprit-il, je monte m'acquitter de ma commission...

—C'est ça... Prenez ce bougeoir, monsieur René ça vous évitera la peine d'allumer en haut...

—Merci.

—Vous faut-il une clef?

—Non. J'ai celle de Mlle Berthe.

Le mécanicien gravit l'escalier et pénétra dans le logement désert dont personne n'avait tenté de franchir le seuil.

Au bout de dix minutes il redescendit, emportant ses titres de rente et un paquet de linge et de vêtements.

Il rendit le bougeoir à la concierge, qui le chargea de dire *bien des choses* de sa part à sa locataire, et il reprit le chemin de la rue de l'Université.

Etienne était toujours auprès de l'orpheline, qu'une grande fatigue commençait à accabler.

—Voici ce que vous désiriez, chère enfant, fit le mécanicien, et notre petite fortune est dans ma poche... Je la confierai au docteur... ce sera parfaitement en sûreté chez lui.

—Nous allons nous retirer... dit le jeune médecin: il est très tard, et la pauvre Berthe a besoin de repos.

—Il faudra cependant qu'elle lise cette lettre avant de s'endormir... répliqua René.

Et il plaça sur le bord du lit la missive adressée rue Notre-Dame-des-Champs.

—Une lettre pour moi! murmura l'orpheline étonnée. Qui peut m'écrire?...

—Je n'en sais rien... C'est arrivé depuis trois ou quatre jours... Ça vient du Havre.

—Du Havre! Je n'y connais personne...

—Lisez et vous verrez...

Berthe prit la lettre et déchira l'enveloppe.

A peine eut-elle jeté les yeux sur le contenu de cette enveloppe qu'elle poussa un cri de joie.

—Qu'y a-t-il? demandèrent à la fois Etienne et René.

—C'est de Jean-Jeudi?... répondit l'orpheline. De Jean-Jeudi qui vous a écrit place Royale, et qui vous attendait pour dîner ce soir, à six heures boulevard Rochechouart, au restaurant de la *Boule-Noire*.

—Est-ce possible?

—Voyez vous-même...

René prit la lettre d'une main tremblante et lut à son tour.

—Jean-Jeudi est à Paris, et il veut me voir!... s'écria-t-il. Ah le ciel nous protège et la chance nous revient! Docteur, il ne faut pas perdre une minute... Peut-être est-il encore à la *Boule-Noire*.

Dans tous les cas, je le trouverai chez lui, à Belleville... Il nous faut cette nuit les papiers qu'il a volés à mistress Dick Thorn...

—Je vous accompagne... dit vivement Etienne.

Le mécanicien reprit en s'adressant à Berthe: —Courage et confiance, chère enfant... Notre étoile brille... Vous demandiez ce soir quand se lèverait enfin le jour de la justice et de la vengeance... Je crois qu'il approche...

—Allez... allez, mes amis... répliqua l'orpheline; je vais prier pour vous!...

Les deux hommes quittèrent le pavillon.

—Il nous faudrait une voiture... murmura Etienne.

—Nous en rencontrerons certainement dans la rue du Bac...

Et ils se hâtèrent.

A l'angle de la rue de l'Université ils virent un fiacre qui marchait au pas en roulant vers la rue de Sèvres.

—Cocher, demanda René, êtes-vous pris?

—Non, monsieur, répondit une voix joviale et je vous conduirais volontiers, mais mon cheval est fatigué... je rentre en remisage...

Etienne et le mécanicien s'écrièrent à la fois :

—Mon oncle !

—Monsieur Lorient !

—Comment, c'est toi ?... Comment c'est vous ? dit avec étonnement le cocher du fiacre numéro 13. Ah ! par exemple, en voilà une rencontre !

—Y a-t-il du nouveau ?

—Oui, mon oncle, beaucoup de nouveau, que nous vous expliquerons plus tard... Pour le moment au risque de tuer votre cheval, il faut nous mener bride abattue au restaurant de la *Boule-Noire* !

XLV

—Montez ! répondit laconiquement Pierre Lorient *Milord* retrouvera des jambes...

Les deux hommes s'élançèrent dans le fiacre qui tourna sur lui-même, se dirigea du côté de la barrière Rochechouart, et marcha si bon train qu'au bout de quarante minutes il faisait halte devant la *Boule-Noire*, juste au moment où Mignolet venait de rejoindre ses camarades et demandait à boire pour se rafraîchir.

—Voilà Jean-Jeudi qui revient... fit l'un des convives.

Mignolet ne put se défendre d'un peu de trouble et d'inquiétude.

L'amphitryon s'était aperçu du vol et le soupçonnait-il d'en être l'auteur ?

Des pas rapides résonnèrent dans l'escalier, puis dans le couloir.

La porte s'ouvrit et René parut, suivi du docteur.

A la vue de ces visages inconnus, un profond silence s'établit.

—Messieurs, demanda le mécanicien, tandis que ses yeux faisaient le tour de l'étrange assemblée, Jean-Jeudi est-il ici ?...

—Absent pour le quart d'heure... répondit Mignolet.

—Mais il est dans l'établissement ?

—Non, monsieur... Il est parti pour un rendez-vous qu'on lui donnait chez lui, à Belleville.

—Un rendez-vous à plus de minuit ! s'écria notre ami ; c'est bien invraisemblable...

—Et cependant c'est la vérité vraie... Son camarade René Moulin l'attendait.

Le nouveau venu haussa les épaules.

—C'est moi qui suis René Moulin, dit-il, et je ne lui ai donné aucun rendez-vous.

—Ah ! elle est bonne, celle-là ! fit Mignolet en riant. Vous prétendez ne pas lui avoir donné rendez-vous, et il a reçu votre lettre.

—Ma lettre ?... répéta le mécanicien stupéfait.

—A preuve que la voilà... bégaya l'*Albinos* dont la langue était épaisse et les lèvres pâteuses. Voyez voir...

Et l'*Albinos* sortit de sa poche la lettre qu'il avait ramassée.

René la saisit.

A peine eut-il déplié la feuille qu'il poussa une exclamation d'épouvante.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demandèrent toutes les voix.

Il y a qu'à cette heure, sans doute, Jean-Jeudi n'existe plus...

—Comment dites-vous ça ?... s'écria Mignolet.

—La même écriture, toujours ! murmura René, puis il ajouta, en s'adressant à Etienne : On s'est servi de mon nom pour attirer Jean-Jeudi dans un piège, comme on l'avait déjà fait avec Berthe... Venez... venez vite... Nous arriverons peut-être trop tard...

Et il entraîna le jeune médecin, laissant les invités stupéfaits.

—Eh bien ? demanda Lorient en voyant reparaître son neveu et le mécanicien. Avez-vous trouvé votre homme ?...

—Notre homme... répliqua le mécanicien, il est en train de se faire assassiner !...

—Ah ! diable !

—Vite !... monsieur Pierre, conduisez-nous...

—Où ?

—A Belleville... cité Rébeval...

—Cité Rébeval... répéta le cocher. J'y ai mené tantôt un particulier qui sortait d'ici et qui arrivait du Havre.

—C'était lui... c'était Jean-Jeudi ! En route, et brûlez le pavé !

—Ah ! tonnerre ! pensa Lorient en mettant son cheval au galop sur le boulevard extérieur, si j'avais su !... Mais je ne savais pas...

* * *

Ce même soir, vers dix heures, Henry de la Tour Vaudieu, répondant à l'invitation de mistress Dick Thorn, s'était rendu rue de Berlin.

Il ne s'agissait ni d'une fête, ni même d'une grande réception.

La maîtresse de la maison offrait tout simplement une tasse de thé à quelques amis...

Vingt personnes au plus composaient ce petit cercle d'intimes.

Henry, nous le savons, avait un double but en se rendant chez l'ex-Claudia Varni.

—Chère madame, demanda-t-il à la belle veuve, verrai-je ici ce soir mon ami Etienne Lortot ?

—Je ne saurais répondre à cette question, dit mistress Dick Thorn en souriant ; le docteur, quoiqu'il ne puisse douter du plaisir avec lequel nous le recevons, Olivia et moi, nous négligeons beaucoup depuis quelque temps. Nous le lui pardonnons, sachant qu'il est fort occupé et que son service à l'asile de Charenton l'absorbe énormément.

—Etienne est un chercheur, en effet, et sacrifie le plaisir au travail.

—Comme vous, alors, monsieur... dit un banquier d'une cinquantaine d'années, ami de la maison. On affirme que vous êtes un infatigable travailleur.

—J'aime l'étude, en effet, monsieur, et tout ce qui se rattache à ma profession m'attire.

—Profession bien belle, reprit le banquier en riant, mais bien dangereuse aussi.

—Dangereuse ! répéta le fils adoptif du sénateur. Comment l'entendez-vous ?

—De la façon la plus simple. Le comble du talent chez un avocat n'est-il pas d'abuser les juges par de belles paroles, de combattre l'évidence et d'en triompher, de changer la vérité en mensonge, et *visa versa*, et d'obtenir enfin l'acquiescement d'un coupable... N'est-ce pas là le suprême triomphe du mérite oratoire ?

Henry de la Tour Vaudieu tressaillit.

Les paroles qu'il venait d'entendre allaient lui permettre d'arriver à son but et lui fournissaient une entrée en matière.

—Je crois, monsieur, que vous vous trompez... répliqua-t-il ; un avocat comprenant l'étendue de ses devoirs et la grandeur de sa mission ne se charge jamais, sciemment, de défendre une cause injuste. Le suprême triomphe du mérite oratoire n'est pas de faire acquiescer un coupable, mais d'empêcher les juges de condamner un innocent pour le crime d'un autre...

En disant ce qui précède Henry regardait à la dérobée mistress Dick Thorn. Elle prêtait l'oreille et restait impassible.

Le public parisien, à chaque monde qu'il appartenait, est essentiellement curieux de tout ce qui touche à la police, à la justice et aux tribunaux.

En entendant parler de juges, de coupables et d'innocents, les invités de Claudia crurent qu'il était question de quelque mystérieux drame judiciaire.

Ils interrompirent les conversations particulières et se rapprochèrent des deux interlocuteurs.

—Croyez-vous vraiment, monsieur, demanda le banquier, que les tribunaux soient parfois aveugles au point de prononcer d'injustes condamnations ?

—Je le crois, oui, monsieur, et les procès célèbres n'en offrent que trop la preuve...

—Vous allez parler de l'affaire du courrier de Lyon...

—De celle-là et de beaucoup d'autres... Malheureusement les erreurs judiciaires sont nombreuses, et je ne m'occupe que de celles qui sont reconnues, prouvées, indiscutables... Combien d'autres, non moins funestes, restent et resteront toujours enveloppées de ténèbres... Celles-là sont innombrables...

—Innombrables ! répéta le banquier.

—Oui, monsieur...

—Vous en connaissez, personnellement, monsieur ?

—Hélas ! oui, et permettez-moi d'en citer une, la plus étrange et la plus lamentable qui se puisse imaginer... Vous assistiez dans cet hôtel, il y a quinze jours, à une fête...

—J'avais l'honneur, en effet, d'être un des invités de mistress Dick Thorn.

Claudia écoutait comme tout le monde, mais son visage n'exprimait pas encore la moindre émotion.

Henry poursuivit :

—Vous devez alors vous souvenir d'un épisode qui, maladroitement glissé dans le programme des tableaux vivants, a provoqué chez notre gracieuse hôtesse une impression pénible, et déterminé même en évanouissement, en lui rappelant une scène du même genre dont elle a failli être victime en Angleterre...

Claudia commençait à ressentir une inquiétude vague dont elle ne laissait rien paraître.

Elle attachait sur Henry de la Tour Vaudieu un regard un peu sombre et se demandait pourquoi le jeune homme évoquait ce souvenir.

—Vous vous rappelez cela, monsieur ? continua l'avocat.

—Très bien... répondit le banquier... Ce tableau fut annoncé sous le titre *Le crime du pont de Neuilly*...

—Eh bien, monsieur, le tableau en question, que vous avez cru peut-être absolument fantaisiste, était la mise en scène exacte d'un crime commis en effet au pont de Neuilly et que relatent les annales judiciaires de 1837... Or, il y a quelques jours, en fouillant ces annales, mes yeux tombèrent sur ce procès, et je le lus avec un intérêt inouï. Un mécanicien, un inventeur, nommé Paul Leroyer, était accusé d'avoir tué à coups de couteau son oncle, médecin à Brunoy, pour voler une forte somme que le vieillard portait sur lui...

Henry regardait Claudia.

Elle n'avait plus une goutte de sang dans les veines, mais elle demeurait impassible.

Son visage semblait de marbre, seulement quelques gouttes de sueur perlaient sur ses tempes à la racine de ses cheveux.

Elle prit la parole en souriant.

—Où voulez-vous en venir, cher monsieur ? demanda-t-elle. Avez-vous cru découvrir quelque erreur judiciaire en lisant ce procès ?

—Oui, madame.

—Ce mécanicien, cet inventeur, dont vous prononcez le nom il n'y a qu'un instant...

Claudia s'interrompit.

—Paul Leroyer, dit Henry.

—C'est cela, Paul Leroyer... Eh bien, a-t-il été condamné ?...

—Il l'a été, oui, madame...

—A quelle peine ?

—A la peine de mort, et non seulement condamné, mais exécuté.

Mistress Dick Thorn poursuivit :

—Et vous croyez que cet homme était innocent ?

—Je le crois fermement.

—Vous en avez la preuve ?

—La preuve morale, oui, madame.

XLVI

—La preuve morale... répéta mistress Dick Thorn. Est-ce suffisant ? Selon toute apparence il existe contre cet homme des preuves matérielles, puisqu'il a été condamné, à la suite de longs débats, par des jurés appréciant les faits d'après leur conscience...

—Je n'accuse, madame, ni les jurés ni le tribunal... répondit Henry de la Tour Vaudieu.

—Soyez logique, mon cher avocat !... Si les jurés ont eu raison, c'est que l'homme était coupable...

—Il semblait l'être... Les apparences l'écrasaient... Il succombait sous la fatalité.

—La fatalité ! s'écria-t-elle ensuite, un grand mot, mais rien qu'un grand mot !... La fatalité est insaisissable.

—Soit, mais ses misérables instruments ne le sont pas.

Mistress Dick Thorn tressaillit.

—De qui parlez-vous ? demanda-t-elle.

—Des gens qui avaient intérêt à ce que le médecin de Brunoy mourût.

—Supposition pure.

—Non, madame, ferme conviction, résultat de l'étude approfondie de ce procès sur lequel plane un mystère étrange...

—Mystère plus impénétrable encore aujourd'hui qu'autrefois sans doute. Combien y a-t-il de temps que le crime a été commis ?...

—Vingt ans...

—Un siècle !... l'oubli !... le néant !... En admettant que vous ne vous trompiez pas, les vrais coupables doivent être morts...

—C'est possible, mais ce n'est pas sûr... Supposons que la famille de Paul Leroyer ne soit pas éteinte et qu'elle demande aux tribunaux la révision du procès en se basant sur des indices que je lui fournirais, je serais certain, à l'aide d'une instruction nouvelle, de prouver l'innocence du condamné...

—Cela ne lui rendrait pas sa tête.

—Non, mais cela réhabiliterait du moins sa mémoire.

—La prescription mettrait les coupables à l'abri de tout châtement.

—Ils n'échapperaient point à la honte, au dés honneur, et c'est un châtement aussi.

—Je comprends que l'entreprise vous tente, mais elle me paraît difficile à mener à bien.

Claudia, tout en prononçant ces dernières paroles d'un air de complète indifférence, sentit qu'il fallait couper court à un entretien dangereux, dont chaque mot la faisait frissonner intérieurement.

Elle quitta son fauteuil d'un air calme et alla donner l'ordre de servir le *lunch* qu'elle offrait à ses invités.

—Je m'étais trompé, pensait Henry, l'évanouissement de cette femme ne cachait rien de suspect...

Mistress Dick Thorn se disait de son côté :

—Quelle effrayante clairvoyance ! Heureusement que Henry de la Tour-Vaudieu, devenu le mari de ma fille, ne sera plus à craindre...

Un peu après minuit plusieurs personnes songèrent à se retirer.

Le fils adoptif du sénateur était du nombre.

Honteux d'avoir conçu d'injustes soupçons, il se montra très aimable avec la maîtresse de la maison et avec Olivia dont sa présence faisait battre le cœur, et en prenant congé, il leur promit de les revoir bientôt.

Henry n'avait point donné l'ordre à son cocher de venir le prendre.

Il comptait descendre à pied jusqu'à la gare où il trouverait une voiture.

La nuit était belle et l'air tiède.

Le jeune homme suivit la rue de Berlin dans la direction de la rue d'Amsterdam.

Au moment où il tournait l'angle de celle-ci, une demi-douzaine de mauvais drôles avinés montaient vers la barrière, chantant à tue tête, se tenant par le bras et occupant plus que la largeur du trottoir.

Pour échapper à leur contact brutal, Henry s'effaça dans l'embrasement d'une porte cochère, s'aperçut qu'il marchait sur un objet à la fois flexible et résistant et se baissa pour ramasser cet objet.

C'était un portefeuille d'où s'exhalait encore un faible parfum de cuir de Russie.

—Demain, en allant au Palais, murmura l'avocat, si ce portefeuille contient des billets de banque ou des papiers, je le déposerai à la préfecture de police...

Il se dirigea vers un bec de gaz, ouvrit sa trousse et fouilla les compartiments doublés de soie rouge.

—Rien... reprit-il, pas même une carte... J'examinerai cela chez moi plus à fond...

En glissant le portefeuille dans sa poche il se remit en marche.

Théfer, que nous avons laissé à l'affût sur le boulevard Rochechouart, en face de la *Boule Noire*, avait vu Jean-Jeudi sortir du restaurant, en manches de chemises et sa redingote sur le bras, chercher des yeux un fiacre et, n'en trouvant pas, prendre sa course dans la direction de la barrière.

L'ex-inspecteur, longeant le mur d'enceinte, gagna l'endroit où sa voiture l'attendait.

—En route ! dit-il au cocher. Vous m'arrêterez au coin du boulevard et de la rue Rébeval...

La voiture roula.

Il lui fallut une demi-heure pour atteindre le point désigné.

Théfer paya le cocher et le renvoya, puis, par la rue Rébeval et la rue Lauzun, il gagna les terrains argileux des Buttes-Chaumont et vint faire halte au pied du mur que nous l'avons vu escalader en compagnie de Georges de la Tour-Vaudieu.

Le policier prêta l'oreille.

Un silence profond régnait autour de lui. Aucun bruit ne se faisait entendre dans l'intérieur de la maison du voleur émérite.

—Je dois être en avance d'au moins dix minutes sur Jean-Jeudi... murmura Théfer.

Et il s'adossa à la muraille, écoutant toujours.

Le temps lui semblait long.

Une émotion poignante et indéfinissable, qui ressemblait à de l'épouvante, lui serrait le cœur.

—Pourvu que le duc ne manque pas son coup...

pensait-il. Pourvu que le bandit soit tué raide et tombe sans pousser un cri...

Un bruit lointain de roues résonnant sur le pavé interrompit ses réflexions.

Ce bruit devint plus distinct et bientôt sembla partir de la rue Rébeval.

—C'est lui, se dit l'ex-inspecteur, il aura trouvé une voiture... Le moment approche...

Il ne se trompait pas.

C'était bien en effet Jean-Jeudi dont le fiacre venait de s'arrêter à quelques pas de sa porte.

Le voleur émérite mit pied à terre.

—Quelle heure est-il, mon vieux ? demanda-t-il au cocher.

—Une heure moins un quart... répondit ce dernier, après avoir consulté sa montre à la clarté d'une des lanternes.

—Bon... J'ai un quart d'heure d'avance sur le rendez-vous... Voilà trois francs, garde la monnaie...

Le cocher remercia et partit.

Jean-Jeudi se dirigea, tout en festonnant, vers la porte que nous connaissons.

—C'est par ici que René viendra frapper... se disait-il. Je l'entendrai parfaitement...

Il pénétra dans la petite cour.

Théfer avait grimpé sur la muraille et ses yeux de lynx sondaient les ténèbres.

Le vieux voleur tibubait plus que jamais.

Son ivresse, au lieu de diminuer, augmentait. Sa tête tournait ; de grands papillons aux ailes flamboyantes voltigeaient devant ses yeux.

Il s'accota pour se soutenir à l'huis de sa bi-coque.

—Saperlipopette ! dit-il presque à haute voix, je suis pochard comme un Polonais de la Pologne !... Tous ces vins de trente-six paroisses m'ont donné un rude plumet ! quelle *cuite*, mes petits enfants ! quelle *cuite* ! Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Voilà ma porte... où est ma clef ?...

Et il fouilla ses poches avec acharnement.

Georges de la Tour-Vaudieu, obéissant aux instructions de Théfer, n'avait point quitté la chambre de Jean-Jeudi.

Assis dans l'ombre profonde, il attendait l'arrivée du voleur.

Une seule pensée hantait son cerveau : celle d'en finir à tout prix avec l'existence de continues alarmes qu'il subissait depuis le jour où le hasard lui avait fait connaître, au cimetière Montparnasse, les projets de René Moulin.

La mort de Jean-Jeudi lui rendait le repos.

Et d'une main fiévreuse il serrait le manche du couteau qui devait frapper son ennemi.

Ce nouveau meurtre néanmoins, quoique irrévocablement résolu, l'effrayait.

Pendant quelques minutes une sorte de défaillance le fit hésiter, mais le raisonnement lui rendit l'énergie sauvage de sa volonté.

Les bruits successifs produits par la voiture s'arrêtant rue Rébeval et par Jean-Jeudi ouvrant et fermant la porte de la rue le trouvèrent plus affermi que jamais.

Il se glissa dans cette sorte de renforcement dont nous avons parlé, et se cacha derrière les vêtements accrochés au mur.

Une clef grinça dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Jean-Jeudi franchit le seuil.

L'obscurité était compacte. Pas une lueur, pas un reflet.

Le vieux bandit, après avoir repoussé la porte, marchait à tâtons, ne se reconnaissant plus dans son propre logis. Il allait lentement, les mains étendues, pour éviter un choc trop rude.

Il heurta la table.

—Pas moyen de m'y retrouver... fit-il ; s'agit pourtant d'y voir un peu clair, et pour ça d'allumer une chimique...

Puis, joignant l'action aux paroles, il tira de sa poche une allumette, la frotta contre sa cuisse et enflamma la mèche de la bougie placée sur la table dans un chandelier de cuivre.

En ce moment Jean-Jeudi tournait le dos à l'endroit où Georges de la Tour-Vaudieu se trouvait caché...

Trois pas les séparaient. Il suffisait au sénateur de se pencher et d'allonger le bras pour frapper Jean-Jeudi entre les deux épaules...

XLVII

M. de la Tour-Vaudieu, se souvenant des conseils de Théfer, ne profitait point cependant de l'occasion offerte.

Pour dérouter les recherches de la justice, il était opportun de rendre un suicide vraisemblable.

Donc il fallait attendre que Jean-Jeudi se présentât de face, et lui porter le coup mortel en pleine poitrine.

Le vieux voleur s'était débarrassé de sa redingote en la jetant sur le lit.

La température humide et glacée de son logement le saisit.

Il frissonna de tout son corps.

—Brrr !... murmura-t-il, je vais m'offrir un rhume de cerveau... On gèle ici, parole d'honneur... Un bon vieux paletôt ne sera pas de trop...

Et, pirouettant sur lui-même, il s'avança vers l'endroit où le duc était caché derrière les vêtements pendus à la muraille.

Il touchait presque ces vêtements.

Un bras armé les écarta et l'éclair d'un couteau s'éteignit dans sa chair.

Le bandit poussa un rugissement étouffé et chancela, mais resta debout.

Ses deux mains, jetées en avant pour se soutenir, retombèrent sur les épaules du sénateur et l'arrachèrent de sa cachette avec une force nerveuse irrésistible.

Le visage livide de l'assassin se trouva en pleine lumière.

Jean-Jeudi fixa sur lui des yeux effarés.

—L'homme du pont de Neuilly... balbutia-t-il d'une voix rauque.

Le sang jaillissait de sa profonde blessure.

Ses doigts crispés se détendirent et lâchèrent prise ; sa tête ballotta de droite à gauche ; ses bras s'agitèrent dans le vide ; il s'abattit comme une masse sur le carreau et ne remua plus...

Le duc eut un sourire d'effroyable triomphe et, après avoir essuyé du revers de sa manche son visage taché de rouge, il s'élança vers le lit où Jean-Jeudi avait jeté sa redingote.

Il la saisit ; il en fouilla fiévreusement les poches, il en palpa furieusement les doublures.

Les poches étaient vides. Les doublures ne recelaient aucun papier.

Alors il se pencha vers le corps et continua ses recherches.

Nos lecteurs savent déjà qu'elles devaient donner un résultat négatif.

—Rien ! rien ! rien ! disait-il tout haut avec une rage mêlée d'épouvante. Il ne peut avoir anéanti ces papiers, cependant !... Il me les faut !... il me les faut !...

Vêtements et linge, il déchirait tout, espérant encore trouver et trempant ses mains dans le sang.

Affolé par son trouble, exaspéré par la déception, il n'avait point entendu le roulement d'une voiture qui faisait halte dans la cité Rébeval.

Mais soudain il se redressa, pâle d'épouvante. On venait de heurter à la porte de Jean-Jeudi.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand feuilleton émouvant et dramatique, qui, nous en sommes certains, sera suivi avec un vif intérêt.